

Durant longtemps, quand on me demandait d'évoquer la question du « collectif », je bottais en touche. Je ne m'identifie pas comme un « animal collectif ». Plutôt solitaire et n'ayant jamais aimé le foot, je me suis longtemps demandé : pourquoi, diable, suis-je inscrit dans autant de groupes ? A la différence du foot, le théâtre se joue certes à plusieurs mais *contre* aucune autre équipe. C'est peut-être un premier élément de réponse. Ensuite, certainement aussi parce que « *ça s'est fait comme ça* ». En sortant de l'école d'acteurs et d'actrices de Liège, nous nous sommes spontanément réunis à cinq pour élaborer des projets estampillés Raoul. Par la suite, j'ai pris conscience que notre formation en collectif s'inscrivait en partie dans une certaine Histoire. Celle du Théâtre francophone, celle du Conservatoire de Liège, et en partie en réaction à celle-ci.

Il n'est pas tout à fait un hasard que des rangs d'une école sous l'influence d'un emblématique Groupov sorte un groupe comme le nôtre. C'est que la notion de collectif ne nous était pas étrangère (comme elle peut l'être totalement ailleurs). Cependant, là où la pédagogie de l'École de Liège met en exergue la singularité créatrice de chacune et chacun, il était important pour nous d'affirmer la richesse de ces singularités quand elles sont au service d'un objectif commun. Il y avait donc une part d'affirmation en tant qu'artistes adultes et indépendants dans la création de notre groupe.

Nous avons aussi conscience que très peu de collectifs existaient à l'époque sur les scènes francophones, et qu'il allait falloir être offensifs, défendre notre propos. Cependant, nous n'avions pas de « discours » sur le collectif en tant que tel ; pas de pensée élaborée. Et nous continuons à ne pas en avoir, d'ailleurs, préférant parler de ce qui nous anime, ce qui nous pousse à créer ; préférant partager les lignes dramaturgiques défendues dans nos projets, plutôt que les recettes de notre méthode collective de travail. Tout d'abord parce qu'il n'y a pas de recettes – chacun y va avec ses armes, ses qualités, ses défauts. Ensuite parce qu'en ce qui nous concerne, la seule force motrice se situe dans le propos que nous défendons. Je suis étonné d'observer à quel point le mot « collectif » sert parfois de couverture branchée pour des metteurs/metteuses-en-scène travaillant pourtant de manière tout à fait traditionnelle et hiérarchique. Avec ou sans metteur-se en scène, avec ou sans auteur, en écriture collective, de papier, de plateau... Qu'importe la méthode ? L'essentiel n'est pas là.

« Soyons frères puisque nous sommes perdus »

Nous aimons à répéter que ce sont les matières de notre premier spectacle qui ont formé le Raoul collectif et non l'inverse. Il y avait certes des accointances artistiques, politiques et autres entre nous, mais nous n'avions pas l'objectif de devenir ou rester une « bande de potes ». Nous pouvions donc nous parler franchement, et intelligemment. Ni potes, ni collègues. Mais dans les faits, nous nous aimons comme des frères – bien sûr – et j'utilise ce mot à bon escient car les liens qui se sont créés en dix ans de compagnie renvoient à une certaine idée de la fraternité : celle qui tresse, avec pudeur et amitié, des liens de solidarité n'appartenant pas à la cellule familiale. Des liens qui dépendent donc entièrement de nos choix, de notre volonté, de notre honnêteté les uns vis-à-vis des autres. Et c'est bien ce dernier point qui m'a convaincu d'écrire quelques mots pour célébrer d'une modeste mais royale révérence l'aventure de la Galafronie. Car s'il y a bien un autre mot que l'on pourrait adjoindre au travail de compagnie, c'est le mot *aventure*. Et peut-être est-il particulièrement plus approprié en Galafronie qu'ailleurs, pour avoir épousé

avec honnêteté les contours d'une aventure à la fois théâtrale, amicale, politique, familiale... Bref, humaine. Je suis, à titre personnel, admiratif de cette aventure-là. Et j'imagine, comparant la route effectuée avec mes camarades à celle de la Gala, à quel point la fin de cette aventure doit faire chavirer les cœurs, les esprits, les souvenirs et les perspectives.

Les perspectives, elles sont là. Chez nous, jeunes artistes et chez tant d'autres à qui la Galafronie a un jour prêté un local de répétition, un projecteur, un conseil artistique, un costume, un conseil de production, une écoute, un regard amical, un geste exemplaire. Car l'ensemble de leur aventure est un geste exemplaire dont nous sommes nombreux à avoir bénéficié et dont nous pourrions témoigner jusqu'à ce que nous aussi, nous passions la main.

C'est étonnant comme de nombreuses compagnies, se sentant arriver aux confins de leur histoire, et en repoussant anxieusement la limite, sont comme prises d'un vertige face au manque de transmission, d'héritiers. C'est une crainte que n'a visiblement pas ressentie la Galafronie au moment de mettre fin à leur aventure car leurs héritiers sont nombreux. Ils garderont avec eux une part de cet idéal de collectif, de vie de compagnie, une part de cet ambitieux projet qu'est celui de la Galafronie.

« Pourquoi travaillez vous en collectif ? »

A l'issue des représentations de notre premier spectacle, le *Signal du promeneur*, cette question revenait souvent parmi les spectateurs. Dans ce spectacle, des individus, abîmés par la vie, ayant vécu une rupture personnelle dans la société, se réunissent à l'écart de la civilisation pour tenter de faire la clarté sur cette rupture. Ils rendent visible dans le même temps l'utopie d'un groupe et le manque de groupe.

Alors certes, nous nous sommes réunis en collectif dans une démarche plus intuitive que réfléchie. Cependant, à l'image des promeneurs de notre premier spectacle, le groupe m'est de plus en plus souvent apparu comme un havre pour réfléchir sur le monde, se soigner de lui, et l'interroger. Ce monde, où tout s'envisage de manière individuelle, au détriment de mouvements collectifs. Où la société contemporaine sublime l'individu et érige la réussite individuelle en but ultime de toute activité, dans tous les domaines. Ce monde, à l'idéologie ultra-individualiste, où il va de soi que l'existence est une compétition, et que chacun est en concurrence avec l'autre. Ce monde où nous avons plus que jamais besoin de récits, de paroles, d'histoires mettant *le groupe* à l'honneur – le collectif ; la communauté ; la collectivité – pour combattre, sur le terrain des idées, les histoires qui voudraient nous faire croire que « la société n'existe pas » et que « chacun pense d'abord à soi ». A l'heure où j'écris ces lignes, les zadistes de Notre Dame des Landes ont gagné des (belles!) batailles, mais n'ont pas gagné la guerre. Ils et elles tentent encore de développer des projets novateurs d'agriculture et de vivre ensemble. La plateforme citoyenne bruxelloise se démène tous les soirs pour héberger des réfugiés au nez et à la barbe de Theo Francken. Etc. Etc. Ils et elles ne le font pas seuls. Ils et elles le font en groupe et pour le groupe. La démarche de la Galafronie se situe dans les mêmes préoccupations en couronnant leur Royale Révérence d'une réflexion sur le collectif. Qui aurait pu dire, il y a cinquante ans, à part les précurseurs de la pensée neo-libérale, que nous nous réunirions aujourd'hui à l'aune du collectif pour veiller à sa préservation ? Il y a, là, une histoire qui a visiblement gagné sur les autres, et c'est notre rôle de conteurs, de créateurs d'inventer aujourd'hui de nouvelles histoires pour les raconter ensemble en se passant le flambeau comme le font, aujourd'hui, les amis de la Galafronie.

Romain DAVID